

traités et de faire en sorte que les acteurs autour de la table prennent des engagements. Quoi qu'il en soit, nous devons relever nos ambitions pour sauvegarder les océans.

Vous estimez que le monde n'en fait pas assez pour préserver les océans ?

Non, on n'en fait pas assez du tout. On oublie souvent que l'océan est vivant. Chaque litre d'eau de mer abrite des milliards d'organismes. Mais on abîme cet univers sous-marin en y jetant tout et n'importe quoi. La pollution plastique est assez hallucinante. Il y a un gros problème au niveau de la régulation politique de la pêche industrielle. Si ça continue à ce rythme-là, je ne sais pas s'il restera des poissons dans dix ans.

De plus en plus de voix s'élèvent pour protester contre le chalutage de fond. Les images diffusées par l'ONG Bloom montrent à quel point cette technique de pêche détruit la biodiversité sous-marine...

Je dis toujours que le chalut est une charrue. Celui qui pense que les énormes filets utilisés dans le cadre du chalutage effleurent les fonds marins sans les détruire n'a rien compris. Pour autant, je ne pense pas que les gens modifieront leurs habitudes d'achat, même après avoir visionné de telles images. Il faut davantage encadrer cette technique de pêche, qui ne fonctionnerait pas sans subsides des autorités.

En quoi l'océan est-il un élément de bascule pour juguler le réchauffement de la planète ?

Il faut bien avoir à l'esprit que l'océan représente 97 % de l'eau sur Terre. Vu qu'il sert à refroidir la température de notre planète, on ne peut pas vivre sans océan. Le vivant, l'océan et l'humanité ne font qu'un. J'en veux pour preuve qu'on retrouve dans l'eau des bactéries que l'on trouve dans les intestins humains. Il faut arrêter de séparer les choses : tout est interdépendant !

Pourquoi vous êtes-vous lancé dans cette opération de militantisme pour la sauvegarde de l'océan ?

Parce que j'estimais et j'estime toujours qu'on ne

connaît pas assez les océans. Il faut renforcer la recherche en la matière. On constate qu'on est en train de bouleverser tout un écosystème, d'altérer une branche de l'évolution du vivant active depuis 4 milliards d'années sur cette planète. À une époque de ma vie, je naviguais 300 jours par an. Prendre la mer me faisait rêver. Et puis, je suis devenu père. Et j'ai compris que mes enfants allaient vivre jusqu'en 2100, dans un monde différent au vu des prévisions climatiques et de la montée des eaux. Cette prise de conscience m'a totalement bouleversé. Avec mon livre, je tenais aussi à dire qu'on peut tous s'engager sur ce chemin, peu importe l'âge ou le parcours. Il suffit de lever la tête et de regarder les choses comme elles sont.

“Les dégâts sous-marins peuvent se résorber sur quatre ans. Soit la durée d'un mandat politique.”

Romain Troublé
Directeur général
de la fondation Tara Océan

Les documentaires, films, et livres à succès sur les océans ne manquent pas. Malgré cela, on a l'impression que quelque chose pêche dans la communication à ce sujet. L'enchantement des océans ne fonctionne pas ?

Le catastrophisme ne fonctionne pas, en tout cas, on le voit dans la communication autour du climat. Il faut dire aux gens ce qu'on sait, et ce qu'on ne sait pas. Il faut raconter de nouvelles histoires. Les gens mangent des poissons car ils n'ont pas d'empathie pour eux. Il faut plutôt insister sur le côté exploration, sur la passion de la navigation. Et rappeler que derrière chaque achat, se cache un acte militant. Faire l'impasse sur des crevettes originaires de Madagascar, ou éviter les poissons surpêchés comme le cabillaud, le bar ou le saumon est un premier pas dans la bonne direction.

Vous abordez dans votre livre la pollution plastique. Qu'avez-vous constaté lors de vos virées en mer ?

On a beaucoup parlé de “septième continent” (en référence à une masse de déchets plastiques de plusieurs millions de kilomètres carrés, présente au niveau du Pacifique Nord, NdLR) parce qu'il y a là-bas dix fois plus de plastiques qu'ailleurs. Mais la Méditerranée, par exemple, est tout aussi polluée. Le plastique est partout. Et c'est encore pire lorsqu'on ne le voit pas à l'œil nu : d'après les recherches menées par Tara en collaboration avec le CNRS, le poids des microplastiques est mille fois supérieur au poids des déchets que l'on peut voir...

Un sommet sur les océans, mais avec quels engagements ?

Au cœur de la Conférence des Nations unies sur les océans, le traité sur la haute mer doit être ratifié par 60 États pour entrer en vigueur. Coorganisateur de l'événement, le président français Emmanuel Macron pense pouvoir obtenir les 11 signatures manquantes d'ici au 13 juin. Selon le chef d'État, le traité pour la protection de la haute mer “entrera en vigueur le 1^{er} janvier 2026”.

Lutter contre l'exploitation minière en eaux profondes

Lors de son retour à la Maison-Blanche, Donald Trump a ouvert la voie à l'exploitation minière en eaux profondes. Les États rassemblés à Nice se sont engagés sur le chemin inverse. La communauté internationale a souhaité qu'une “pause de précaution” soit adoptée à ce propos, alors que l'Union européenne s'est prononcée en faveur d'un moratoire sur le sujet.

Autre “accomplissement” intervenu lors de l'événement niçois : 95 États ont signé un traité visant la réduction de la pollution plastique. Les pays signa-

taires réclament la mise en place d'une obligation juridiquement contraignante pour “éliminer progressivement les produits plastiques les plus problématiques et les substances chimiques préoccupantes”.

Les eaux internationales sont également impactées par la pollution sonore, à laquelle 37 pays veulent s'attaquer en favorisant la conception et l'utilisation de navires plus silencieux, pour réduire un bruit qui nuit aux espèces sous-marines. Baleines, dauphins, poissons...

De nombreuses espèces sont affectées par cette pollution sous-marine, qui interfère avec leur capacité à se diriger, communiquer, chasser, se reproduire et éviter les prédateurs.

Une quinzaine de pays s'est coalisée pour sauver les requins et les raies, espèces menacées d'extinction à cause de la surpêche et du changement climatique. Pour les sauver, la coalition veut protéger leurs habitats clés via des aires marines protégées, et lutter contre le commerce illégal.

N. S.

En mai, la chaleur sur terre comme sur les mers

Climat Le mois dernier a été le deuxième mois de mai le plus chaud, selon Copernicus.

La chaleur est restée la nouvelle norme dans le monde au mois de mai, aussi bien sur terre que sur les mers. Même s'il est repassé sous le seuil de 1,5 °C de réchauffement par rapport à l'ère préindustrielle, le mois dernier a été le deuxième mois de mai le plus chaud dans le monde, juste derrière mai 2024, selon l'observatoire européen Copernicus. Le mois a été marqué par une température moyenne de 15,79 °C, soit 0,12 °C plus frais que le record enregistré il y a un an mais légèrement plus chaud que mai 2020, qui se classe troisième.

Idem pour les océans : avec 20,79 °C en surface, le mois est aussi le deuxième plus chaud de l'histoire récente, derrière mai 2024. Mais ces températures sont restées “inhabituellement élevées” dans nombre de mers ou de bassins océaniques, observe Copernicus. “De larges zones dans le nord-est de l'Atlantique Nord, qui ont connu des canicules marines, ont enregistré des températures de surface record pour le mois. La plupart de la mer Méditerranée était beaucoup plus chaude que la moyenne”, observent les experts. Les océans agissent aussi comme un régulateur majeur du climat terrestre. Des eaux plus chaudes entraînent des ouragans et des tempêtes plus violentes, avec leur cortège de destructions et d'inondations.

Sécheresse

Copernicus note que le printemps a été très contrasté en Europe en termes de pluies. “Certaines parties de l'Europe ont connu leurs plus bas niveaux de précipitations et d'humidité des sols depuis au moins 1979”, notent les experts. Le printemps a battu plusieurs records climatiques au Royaume-Uni, et une sécheresse jamais vue depuis des décennies frappe aussi depuis plusieurs semaines le Danemark et les Pays-Bas, faisant craindre pour les rendements agricoles et les réserves en eau.

La Belgique a connu le deuxième printemps le plus sec de son histoire. La sécheresse s'est désormais néanmoins résorbée dans quasiment l'ensemble du pays, mis à part les provinces de Flandre-Orientale et de Flandre-Occidentale, toujours toutes deux “extrêmement sèches”. Les prévisions à dix jours anticipent un statu quo. (D'après AFP)